

Saint Bernard de Clairvaux

(audience générale du pape Benoît XVI, 21 octobre 2009)

« Chers frères et sœurs,

Aujourd'hui je voudrais parler de saint Bernard de Clairvaux, appelé le dernier des Pères de l'Église, car au XII^e siècle il a encore une fois souligné et rendu présente la grande théologie des Pères. Nous ne connaissons pas en détail les années de son enfance ; nous savons cependant qu'il naquit en 1090 à *Fontaines-lès-Dijon* en France, dans une famille nombreuse et assez aisée. Dans son adolescence, il se consacra à l'étude de ce que l'on appelle les arts libéraux - en particulier la grammaire, la rhétorique et la dialectique - à l'école des chanoines de l'église de *Saint-Vorles*, à *Châtillon-sur-Seine* et il mûrit lentement la décision d'en-trer dans la vie religieuse. Vers vingt ans, il entra à *Cîteaux*, une fondation monastique nouvelle, plus souple par rapport aux anciens et vénérables monastères de l'époque et, dans le même temps, plus rigoureuse dans la pratique des conseils évangéliques. Quelques années plus tard, en 1115, Bernard fut envoyé par saint Étienne Harding, troisième abbé de *Cîteaux*, pour fonder le monastère de Clairvaux. C'est là que le jeune abbé (il n'avait que vingt-cinq ans) put affiner sa propre conception de la vie monastique, et s'engager à la traduire dans la pratique. En regardant la discipline des autres monastères, Bernard rappela avec fermeté la nécessité d'une vie sobre et mesurée, à table comme dans l'habillement et dans les édifices monastiques, recommandant de soutenir et de prendre soin des pauvres. Entre temps, la communauté de Clairvaux devenait toujours plus nombreuse et multipliait ses fondations.

Au cours de ces mêmes années, avant 1130, Bernard commença une longue correspondance avec de nombreuses personnes, aussi bien importantes que de conditions sociales modestes. Aux multiples *Lettres* de cette période il faut ajouter les nombreux *Sermons*, ainsi que les *Sentences* et les *Traités*. C'est toujours à cette époque que remonte la grande amitié de Bernard avec Guillaume, abbé de *Saint-Thierry*, et avec Guillaume de *Champeaux*, des figures parmi les plus importantes du XII^e siècle. A partir de 1130, il commença à s'occuper de nombreuses et graves questions du Saint-Siège et de l'Église. C'est pour cette raison qu'il dut sortir toujours plus souvent de son monastère, et parfois hors de France. Il fonda également quelques monastères féminins, et fut le protagoniste d'une vive correspondance avec Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (...). Il dirigea surtout ses écrits polémiques contre Abélard, le grand penseur qui a lancé une nouvelle manière de faire de la théologie en introduisant en particulier la méthode dialectique-philosophique dans la construction de la pensée théologique. Un autre front sur lequel Bernard a lutté fut l'hérésie des Cathares, qui, méprisant la matière et le corps humain, méprisaient en conséquence le Créateur. En revanche, il sentit le devoir de prendre la défense des juifs, en condamnant les vagues d'antisémitisme toujours plus diffuses. C'est pour ce dernier aspect de son action apostolique que, quelques dizaines d'années plus tard, Ephraïm, rabbin de Bonn, adressa un vibrant hommage à Bernard. Au cours de cette même période, le saint abbé rédigea ses œuvres les plus fameuses, comme les très célèbres *Sermons sur le Cantique des Cantiques*. Au cours des dernières années de sa vie - sa mort survint en 1153 - Bernard dut limiter les voyages, sans pourtant les interrompre complètement. Il en profita pour revoir définitivement l'ensemble des *Lettres*, des *Sermons*, et des *Traités*. Un ouvrage assez singulier, qu'il termina précisément en cette période (1145), quand l'un de ses disciples, Bernard Pignatelli, fut élu Pape sous le nom d'Eugène III, mérite d'être mentionné. En

cette circonstance, Bernard, en qualité de père spirituel, écrit à son fils spirituel le texte intitulé *De Consideratione*, qui contient un enseignement exposant comment être un bon Pape ! Dans ce livre qui demeure une lecture intéressante pour les papes de tous les temps, Bernard n'indique pas seulement au Pape comment bien agir, mais présente également une profonde vision du mystère de l'Église et du mystère du Christ qui se résout, à la fin, dans la contemplation du mystère de Dieu un et trine : « On devrait encore poursuivre la recherche de ce Dieu, qui n'est pas encore assez recherché - écrit le saint Abbé - mais on peut peut-être mieux le chercher et le trouver plus facilement avec la prière que par la discussion. Nous mettons alors ici un terme au livre, mais non à la recherche » (XIV, 32 : *PL* 182, 808), continuant ainsi à être en chemin vers Dieu.

Je voudrais à présent m'arrêter sur deux aspects centraux de la riche doctrine de Bernard : ils concernent Jésus Christ et la Très Sainte Vierge Marie, sa Mère. Sa sollicitude à l'égard de la participation intime et vitale du chrétien à l'amour de Dieu en Jésus Christ n'apporte pas d'orientations nouvelles dans le statut scientifique de la théologie. Mais, de manière plus décidée que jamais, l'abbé de *Clairvaux* configure le théologien au contemplatif et au mystique. Seul Jésus - insiste Bernard face aux raisonnements dialectiques complexes de son temps - seul Jésus est « miel à la bouche, cantique à l'oreille, joie dans le cœur (*mel in ore, in aure melos, in corde iubilum*) ». C'est précisément de là que vient le titre, que lui attribue la tradition, de Docteur *mellifluus* : sa louange de Jésus Christ, en effet, « coule comme le miel ». Dans les batailles exténuantes entre nominalistes et réalistes - deux courants philosophiques de l'époque - dans ces batailles, l'Abbé de Clairvaux ne se lasse pas de répéter qu'il n'y a qu'un nom qui compte, celui de Jésus le Nazaréen. « Aride est toute nourriture de l'âme - confesse-t-il - si elle n'est pas baignée de cette huile ; insipide, si elle n'est pas agrémentée de ce sel. Ce que tu écris n'a aucun goût pour moi, si je n'y ai pas lu *Jésus* ». Et il conclut : « Lorsque tu discutes ou que tu parles, rien n'a de saveur pour moi, si je n'ai pas entendu résonner le nom de Jésus » (*Sermones in Cantica Canticorum* xv, 6 : *PL* 183, 847). En effet, pour Bernard, la véritable connaissance de Dieu consiste dans l'expérience personnelle et profonde de Jésus Christ et de son amour. Et cela, chers frères et sœurs, vaut pour chaque chrétien : la foi est avant tout une rencontre personnelle, intime avec Jésus, et doit faire l'expérience de sa proximité, de son amitié, de son amour, et ce n'est qu'ainsi que l'on apprend à le connaître toujours plus, à l'aimer et le suivre toujours plus. Que cela puisse advenir pour chacun de nous !

Dans un autre célèbre *Sermon pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption*, le saint Abbé décrit en termes passionnés l'intime participation de Marie au sacrifice rédempteur du Fils. « Ô sainte Mère, - s'exclame-t-il - vraiment, une épée a transpercé ton âme !... La violence de la douleur a transpercé à tel point ton âme que nous pouvons t'appeler à juste titre plus que martyr, car en toi, la participation à la passion du Fils dépassa de loin dans l'intensité les souffrances physiques du martyr » (14 : *PL* 183-437-438). Bernard n'a aucun doute : « *per Mariam ad Iesum* », à travers Marie, nous sommes conduits à Jésus. Il atteste avec clarté l'obéissance de Marie à Jésus, selon les fondements de la mariologie traditionnelle. Mais le corps du *Sermon* souligne également la place privilégiée de la Vierge dans l'économie de salut, à la suite de la participation très particulière de la Mère (*compassio*) au sacrifice du Fils. Ce n'est pas par hasard qu'un siècle et demi après la mort de Bernard, Dante Alighieri, dans le dernier cantique de la Divine Comédie, placera sur les lèvres du « Docteur mellifluus » la sublime prière à Marie : « Vierge Mère, fille de ton Fils, humble et élevée plus que tout autre créature, terme fixe d'éternel conseil... » (*Paradis* 33, vv. 1ss).

Ces réflexions, caractéristiques d'un amoureux de Jésus et de Marie comme saint Bernard,

interpellent aujourd'hui encore de façon salutaire non seulement les théologiens, mais tous les croyants. On prétend parfois résoudre les questions fondamentales sur Dieu, sur l'homme et sur le monde à travers les seules forces de la raison. Saint Bernard, au contraire, solidement ancré dans la Bible, et dans les Pères de l'Église, nous rappelle que sans une profonde foi en Dieu alimentée par la prière et par la contemplation, par un rapport intime avec le Seigneur, nos réflexions sur les mystères divins risquent de devenir un vain exercice intellectuel, et perdent leur crédibilité. La théologie renvoie à la « science des saints », à leur intuition des mystères du Dieu vivant, à leur sagesse, don de l'Esprit Saint, qui deviennent un point de référence de la pensée théologique. Avec Bernard de Clairvaux, nous aussi nous devons reconnaître que l'homme cherche mieux et trouve plus facilement Dieu « par la prière qu'avec la discussion ». En définitive, la figure la plus authentique du théologien et de toute évangélisation demeure celle de l'apôtre Jean, qui a reposé sa tête sur le cœur du Maître.

Je voudrais conclure ces réflexions sur saint Bernard par les invocations à Marie que nous lisons dans une belle homélie. « Dans les dangers, les difficultés, les incertitudes - dit-il - pense à Marie, invoque Marie. Qu'elle ne se détache jamais de tes lèvres, qu'elle ne se détache jamais de ton cœur ; et afin que tu puisses obtenir l'aide de sa prière, n'oublie jamais l'exemple de sa vie. Si tu la suis, tu ne te tromperas pas de chemin ; si tu la pries, tu ne désespéreras pas ; si tu penses à elle, tu ne peux pas te tromper. Si elle te soutient, tu ne tombes pas ; si elle te protège, tu n'as rien à craindre ; si elle te guide, tu ne te fatigues pas ; si elle t'est propice, tu arriveras à destination... » (*Hom. II super « Missus est », 17 : PL 183, 70-71*). »